que les jeunes filles qu'elle fréquentait et tirait vanité de sa grâce élégante, de son pouvoir précoce sur les hommes. Enfin, cette soirée lui promettait mille plaisirs.

Devant la grande porte, un fiacre, aux roues caoutchoutées, attendait pour les conduire au théâtre. Emmitouflée dans l'incarnat de sa sortie de bal, qui cachait ses épaules nues sous la caresse des fourrures, Suzanne, — à la suite de sa mère inquiète, elle, de sa robe, et préoccupée de ne la point froisser, — s'engouffra prestement dans la voiture; et comme elle y entrait légère, son joli mouvement de montée dégagea des jupes, — pour M. Bernard de Jussieux et pour deux passants, — comme d'une corolle mauve, l'étamine d'un pied minuscule et verni.

II

LA FAUTE DE L'HOMME

La salle de la Comédie-Française présentait une animation extraordinaire. C'était soir de grande première mondaine et philosophique, — psychologique plutôt, féministe, batailleuse, revendicatrice, et qui devait attirer toutes les femmes un peu lettrées de tous les mondes. Beaucoup de ces spectateurs empressés, la plupart avaient leur opinion formée d'avance. Sans connaître autre chose de la pièce que vaguement son sujet, par les indiscrétions des journaux et la renommée de l'auteur, les uns étaient prêts à toutes les critiques, quel que fût le mérite de l'œuvre ; d'autres venaient apporter leurs applaudissements résolus, avant même de connaître la valeur de la comédie. Bien rares étaient les vrais dilettantes, capables d'une opinion personnelle, curieux d'entendre et de juger, selon leur pensée vraie.

Les femmes, surtout, étaient accourues, presque toutes d'avance partisanes intéressées des théories de l'auteur, — Paul Montvèdre — qu'elles considéraient comme le champion de leurs droits méconnus,

un apôtre charmeur.

Plus que tout autre romancier, Montvèdre, talent éloquent et pittoresque, analyste et subtil, coupeur en quatre d'un petit cheveu blond ou brun, était alors à la mode dans le monde féminin. Il avait le don de surexciter les nerfs des enfants malades et impures; il savait exalter leur sensibilité et les faire vibrer ainsi qu'un virtuose fait d'un violoncelle. Mieux que personne, il exprimait leurs scrupules passionnels, il était expert à définir leurs malaises d'âmes, les bizarreries de leurs apparentes contradictions, leurs faiblesses et leurs infamies qu'il parait d'intonations délicates, pour lesquelles — toujours — il les absolvait.

Elles avaient trouvé en lui la traduction des sensations qu'elles ne pouvaient exactement définir. C'était l'un des rares écrivains qui avaient pu rivaliser d'influence sur les femmes avec les musiciens; ses livres dégageaient, pour elles, un philtre aussi puissant, pareil à celui que leur versait, par exemple, Massenet. Dans ses pages, à travers l'harmonie des mots, elles retrouvaient la mélodie magique de tels musiciens. Ses phrases troublantes et tendres, où les mots sonores et doux lentement s'égrenaient, les amollissaient : c'étaient aussi ces phrases chantantes, les rythmes berceurs et calmes du sophisme qui les lavaient des reproches misogynes.

Or, ce soir, les femmes — et les féministes — se

sentaient en force; une atmosphère sympathique planait sur la salle, noyant les hostilités clairsemées, bravant les dires masculins, les blagues avant-courrières des critiques du lendemain.

— Mais cela sentait la poudre...

— De riz, achevait un railleur.

Oui, certes la majorité des spectateurs était féminine et favorable à Montvèdre. Un souffle de révolution émanait de toutes ces jupes, de ces élégances, des corsages, et des cervelles surchauffées, passionnées pour les efforts en faveur du sexe faible, si fort pourtant de sa faiblesse. C'était bien la première consacrée aux femmes, *Mariage de Figaro*, en quelque sorte, précurseur, où seraient en cause, seuls, les droits de la femme, — sans l'encombrement des devoirs surannés.

Depuis bien des jours déjà, — dès l'annonce de la première du délicat psychologue : *La Faute de l'homme*, — les places étaient disputées ; maintes admiratrices de l'auteur et maintes curieuses de l'aspect de la salle, au jour de la sensationnelle expérience, avaient fait des bassesses et sollicité sans vergogne, pour se procurer des billets à tout prix. Aussi les privilégiées qui avaient pu pénétrer dans le sanctuaire, soulagées de leurs inquiétudes et fières du succès de leurs recherches, se félicitaient, heureuses de prendre leur part dans la bataille décisive — espéraient-elles — pour le triomphe de la cause des femmes.

Elles étaient toutes là, les revendicatrices, reconnaissables à leurs coiffures et à l'excentricité de leurs mises. Les unes, les vieilles, sèches et ridées, visages émaciés par l'âge et l'ardent apostolat fantastique, en toilettes sombres; quelques-unes sordides, en des mantelets noirs de dévotes vieilles filles provinciales; d'autres, somptueuses matrones, et, parmi ces dernières, une plus énorme et plus monumentale, millionnaire avide de réclame, convaincue d'ailleurs de la nécessité de son intervention, servant la cause féminime de sa fortune, de ses démarches, — et vaste point de mire des lorgnettes.

Dans la loge voisine de la leur, Mlle Suzanne de Jussieux entendit un monsieur à monocle qui disait à une jeune femme :

— Vous savez que cette Tour de Viande a publié, la semaine dernière, un petit livre coquet, imprimé en caractères elzévirs : *Pensées d'Automne*.

La jeune femme, blonde, svelte, lèvres rouges, prunelles bleues, fossettes et sourires :

— Et on prononce : *Pensées d'une tonne*.

Car il y avait aussi des jeunes femmes, quelques-unes très élégantes, fraîches et d'air éveillé, des étrangères nombreuses : Anglaises, Américaines, Slaves aux yeux clairs, brûlant d'une flamme mystique. Miss Gand Sond, l'air patriote irlandaise, entourée d'un essaim de misses fraîches, escortée d'une grande fille rousse étroitement moulée dans

une robe crème d'étoffe Liberty, fleurie d'iris ; Lise Bichat, la vierge révolutionnaire, active revendicatrice des pauvretés et des faiblesses; puis d'autres, le gros de l'armée active. Toutes étaient à leur poste, fiévreuses, les pommettes rouges, les yeux agrand i.

C'était bien là une manifestation pour la Femme, attirant tout un public spécial, féminin et féministe, et non pas une première ordinaire : ceux et celles surtout qui étaient venus, ce soir, pour Montvèdre, on ne les retrouvera point dans le groupe restreint qui assiste, professionnellement, à toutes les premières représentations. Demain ou dans quelques jours, une autre « première » aura lieu où l'on ne verra point les mêmes physionomies et les mêmes élégances ; non, la salle ne présentera plus le même éventaire que ce soir. Au rebord des loges, il n'y aura plus tant de poitrines opulentes, et le balcon resplendira de plus fraîches toilettes ; des bijoux encore étincelleront sous les bouquets de feu des lustres, mais on n'y retrouvera point les faces hâves et les bandeaux botticellesques, les cheveux courts des révoltées, ni les robes étranges d'esthètes qui, ce soir, ont envahi le Théâtre-Français.

Montvèdre a son public. Il est le dieu d'un monde féminin qui ne vit que par lui, qui ne vibre qu'à sa parole et qui attend de lui l'émancipation qu'il rêve, l'absolution aussi des pires abandons. Celles-là ne

vivent que par Lui, n'ont de sensations littéraires et artistes que par Lui, — l'adorable psychologue, ma chère, — le savant qui dissèque les âmes féminines.

Dans une loge de côté, Mlle Suzanne de Jussieux, curieuse, furetant des yeux, auprès de sa mère qui ne cessait de lui dire de se tenir mieux, de ne pas tant regarder de tous côtés, avait l'impression de l'impatience de ce public, dont la fièvre, peu à peu, la gagnait, et de l'énervement aussi de toutes ces femmes, dans l'attente du spectacle espéré.

Elle ne comprenait pas encore nettement la raison de cette impatience, ne reconnaissait pas l'ordinaire public si calme de la comédie. Très amusée, elle observait, voyait les femmes s'agiter, bâiller en des spasmes nerveux; les hommes, habits noirs fleuris ou décorés, derrière elles, dans les loges potinant entre eux, dévisageant les arrivantes, ironiquement.

On parlait assez haut, et, des conversations décousues, attentives, elle saisisait, de ci, de là, devinant le reste, quelques mots, des bribes de phrases; une voix masculine, au-dessous d'elle, dans les fauteuils, disait:

— Montvèdre, c'est un adroit, un malin qui sait pincer la bonne corde! Il manie l'âme féminine avec une étonnante adresse. Très artistement, en phrases jolies, il sait dire aux femmes qu'elles ont toutes les qualités. Leurs défauts sont des qualités encore, avec un charme de plus. Il sait présenter,

avec un art exquis, leurs roueries sentimentales et perverses. Il possède l'art de les excuser, les élevant à leurs propres yeux et tuant leurs possibles scrupules. Tout arrive. Il ne peut nier qu'elles commettent, à l'occasion, quelques coquineries, mais il découvre aux pires fautes des dessous sublimes, auréole l'adultère de subtils rayons de tendresse, de vertu quand même, et parvient à mettre la victime dans son tort, présentant l'homme ainsi qu'un bourreau perpétuel, qu'il honnit. Est-ce assez naturel qu'elles raffolent de lui?

Suzanne avait lu deux livres de Montvèdre en cachette de ses parents: elle aussi s'était sentie prise à la magie des phrases et des pensées, aux habiles sophismes du romancier; elle s'était intéressée à ces héroïnes; elle eût voulu s'identifier même à quelques-unes, vivre leur vie, leurs angoisses et leurs joies. Elle s'était fait de l'auteur un imaginaire portrait, selon l'idéal qu'il lui représentait. Intéressée, elle écoutait parler de lui, attentive aux opinions qu'elle entendait émettre, curieuse de savoir ce que pouvaient penser les autres de Celui qu'elle admirait.

— Mon cher, il a l'art de séduire les femmes et de s'en faire des rentes.

— Vous parlez littérature?

— Sûrement il n'a pas d'autre but; il songe sans cesse au succès monnayable. « Attention, c'est dur ce que j'allais écrire là! Si je dis ceci qui est vrai,

c'est mille lectrices qui ne m'achèteront plus. Ceci plutôt, oui, — c'est mille cœurs de femme conquis, mille acheteuses recrutées. »

— Il faut bien vivre.

Mlle Suzanne de Jussieux en voulait aux médisants de lui dédorer son idole. Jamais elle n'avait imaginé qu'un auteur pût écrire des choses dont il ne fût point convaincu, défendre une cause qui ne soit point la sienne propre : encore moins eût-elle pu croire qu'en composant une œuvre, l'écrivain calculait ses chances de succès, et, dans ce seul but, choisissait des théories d'écoulement facile et profitable. C'était pour elle une laideur de plus, de la vie dévoilée, qu'elle se refusait à admettre.

— Tiens ! vous êtes naïf, vous encore ! Il a raison, bien raison. Il y a des chefs-d'œuvre qui n'ont pas rapporté trois cents francs à leur auteur, et Montvèdre ne se contente pas de si peu. Il est vrai qu'il ne fait pas de chefs-d'œuvre.

Le monde des lettres, plus même que celui des arts, est celui où l'on a le moins de solidarité. A cause de quoi ? des rivalités ? de la lutte plus âpre, qui n'excusent pas ces bassesses d'âmes, les propos immondes, si fréquents — poignées de mains et vilenies de plume, qu'on supporte, en souriant, avec une indulgence écœurée. La calomnie dont il reste toujours quelque chose, on le sait, peut blesser ou tuer le camarade qu'on vient de flatter et de quitter : ce serait toujours un combattant de moins à la

montée ou l'assaut, un vainqueur de moins dans la curée des prix, de l'argent, des honneurs, des sinécures ou du succès, de ce qui s'appelle la gloire.

Cette conversation froissait les admirations de Suzanne. Il n'est rien de pénible aux âmes jeunes et enthousiastes comme de se sentir arracher à leurs admirations, de voir ternir la beauté de l'idéal qu'elles se sont créé.

Tout à coup, dans la loge voisine, où souriait toujours la spirituelle sveltesse blonde, le monsieur à monocle, dit :

— Tiens ! Montvèdre ! Il vient chauffer la critique.

— Où est-il ?

— En face de nous, à l'entrée des fauteuils d'orchestre, debout.

Avidement, la jeune fille regarda, voulant vérifier s'il ressemblait à l'image qu'elle s'était faite de lui. Elle vit, en effet, sous le balcon, à l'entrée des fauteuils, la silhouette d'un homme élégant serrant des mains, puis échangeant quelques mots avec un bon géant aux cheveux bouclés et grisonnants, à la barbe en deux pointes.

— Le gros Pierre Bisson, le critique dramatique, dit la voix qui, tout à l'heure, avait signalé Montvèdre. Il arrive en retard pour déranger, au milieu des fauteuils d'orchestre, tout un rang de spectateurs et pour qu'on le remarque. Les augures soignent leur gloire.

Mlle de Jussieux restait stupéfaite : elle s'était figuré Montvèdre fin et brun, les yeux rêveurs, joli et de tournure frêle; elle avait, au contraire, aperçu la silhouette d'un grand garçon blond, moustaches retroussées en chat, à l'air conquérant et fort, larges d'épaules, d'allures aisées et non dénué de distinction ; ce n'était pas là du tout l'homme qu'elle imaginait d'après ses livres, d'après la mièvrerie de ses œuvres.

Sa vue imposait l'idée de force.

C'était donc là l'écrivain subtil et si tendre, l'amoureux analyste du cœur féminin, le psychologue déçu, si miséricordieux aux sentimentales faibles, celui qui savait si délicatement moduler l'harmonie des phrases caresseuses ?

Elle le regarda longtemps, tout le temps qu'elle l'aperçut à l'entrée de l'orchestre. Les mots fusaient autour d'elle, des spectateurs survenaient, causaient entre eux, s'agitaient sans qu'elle y prît garde ; elle n'entendait rien, ne voyait rien de plus que la haute silhouette du romancier admiré, dont la pensée l'avait émue.

Soudain le silence se fit et se turent les conversations et les bruits de la salle, bondée jusqu'au paradis. On frappait les trois coups : Montvèdre s'empressa de disparaître, tandis que Bisson gagnait son fauteuil en répondant à des saluts.

Le rideau se leva sur un intérieur riche, d'élégance sobre. Trois personnes en scène : un mari, sa femme — Mlle Lara — et l'ami de la maison, un vieux camarade du mari, aussi alerte — M. Le Bargy — que l'autre était lourd, vulgaire. L'acteur — c'était M. de Féraudy, le parfait comédien, aux créations souvent merveilleuses d'attitudes observées, de physionomies, de menus détails — ne l'avait pas flatté, ce mari ; il n'était pas beau, certes, contrastait avec la fine prestesse de l'ami, aimable et leste causeur.

Le pauvre homme accablait l'ami de politesses, se perdait en effusions candides et lourdes, avec de grosses bonnes expressions de joyeux bourgeois, heureux de témoigner son affection. La jeune femme, dès cette première scène — très bien menée, gaie de dialogue, pimpante d'une jolie ironie contenue — montrait sa gêne, marquait sa souffrance devant la platitude, la grossière bonhomie de l'homme.

Pauvre malheureuse ! si jolie, intelligente peut-être — se voir accouplée à un pareil rustre ! Restés en tête à tête, la jeune femme et l'ami causaient. Le Bargy déclarait son amour, ancien déjà, pour elle. Il disait, avec un trouble correct, ses désirs longtemps contenus par respect ; et elle, l'écoutait, sans paraître comprendre, sans vouloir comprendre. « — Oui, je vous aime, et si j'ose vous l'avouer, vous répéter cet aveu, si j'exprime — enfin — tout ce que je ressens auprès de vous,